

LE PAGE DU BARON DES ADRETS

SUITE (1).

Les deux soldats commis à la garde du trésor ne dormaient pas ; rompus aux fatigues de la guerre, ils se souciaient peu d'une veillée prolongée, mais, avides, après au butin, ils ne cessaient de contempler ces richesses dignes d'un roi. L'abbaye de l'Île-Barbe avait mis des siècles à entasser cet or et ces pierreries, ces reliquaires en métal précieux, ces vases, ces calices, ces ostensoirs, dons des souverains, ces ornements qu'on aurait dit être tissés par la main des fées, et où la soie s'était pliée aux plus ravissants caprices de l'imagination. Ils ne savaient qu'admirer davantage, le travail ou l'or, la matière ou l'art. Eux qui avaient ravagé l'Italie et la France, pillé les châteaux et les monastères, jamais ils n'avaient vu si colossale fortune à leur portée ; leurs yeux étincelaient en se fixant sur ces éblouissantes clartés, leurs mains se crispaient en touchant les vases sacrés d'un poids si lourd. Le feu des pierreries les attirait comme la lumière attire les papillons ; l'ivresse les prit et leur tête tourna enfin ; il y avait longtemps que la conscience n'existait plus pour faire contrepoids.

— Le diable brûle celui qui nous a mis en faction devant ces montagnes d'or et d'argent, dit le plus vieux.

(1) Voir les précédentes livraisons.